HAL
open science

La prolifération des catégories de l'identité sexuelle : enjeux politico-discursifs

Noémie Marignier

To cite this version:

Noémie Marignier. La prolifération des catégories de l'identité sexuelle : enjeux politico-discursifs. L'Homme et la Société, 2018. hal-02165394

HAL Id: hal-02165394

https://hal.science/hal-02165394v1

Submitted on 25 Jun 2019

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

La prolifération des catégories de l'identité sexuelle : enjeux politico-discursifs

Noémie Marignier

Mots-clés : identités sexuelles, lexiques, métadiscours, queer, dénominations

Résumé : Cet article propose une analyse discursive de la prolifération des dénominations de l'identité sexuelle dans le militantisme en ligne. En effet, on y voit émerger de nouvelles catégories d'orientation sexuelle (*sapiosexuel, quoisexuel*, *aromantique,* etc.) et d'identité sexuelle (*agenre, xenogenre*, etc.). Si ces dénominations sont en fait rarement employées dans les usages, on trouve sur le web un certain nombre de discours et de lexiques qui les répertorient et les définissent. Je propose de mener une analyse discursive qualitative de la création de ces dénominations du sexuel, des définitions qui en sont produites, des usages qui en sont faits à partir d'un corpus constitué de posts de blogs LGBTQI+ ainsi que d'interactions sur les réseaux sociaux, notamment Twitter. Il s'agira notamment de réfléchir aux enjeux politiques d'un tel découpage catégoriel de la sexualité, en questionnant les liens établis par les locuteures entre identité, nomination et pouvoir du langage.

Keywords: sexual identities, lexicon, metadiscourse, gender, naming

This paper offers a discourse analysis of the proliferation of sexual identity categories in online LGBTQI+ activism (for example: *sapiosexuel, quoisexuel, aromantique*, etc.). I propose to qualitatively analyse how these new sexual categories are created, how they are defined by activists, and how they are used. This research is based on a corpus of online discourses (social networks, blogging, etc.). I intend to question the links established by the activists between identity, naming, and power of speech, and thus to consider the political issues this categorical dividing of sexuality entails.

1. Introduction

Si le sigle LGBT est bien installé en France depuis plusieurs années (Prearo 2015), il se voit régulièrement ajouter de nouvelles lettres, correspondant à différentes identités sexuelles et de genre : LGBTQI, LGBTQIA, etc. On voit également apparaître récemment de nouveaux sigles tels que MOGAI (*Marginalized Orientations, Gender identities And Intersex* traduit par *Orientations et identités de Genres Marginalisées Et Intersexes)*. Mais depuis plusieurs années, apparaît également, notamment dans le militantisme en ligne, une pluralité de catégories de l'identité sexuelle, telles que : *sapiosexuel, quoisexuel*, *aromantique, graysexuel,* etc.

Il s'agit dans cet article de s'intéresser à ces nouvelles catégories de l'identité sexuelle (i.e. l'« orientation sexuelle »), et à leur circulation. Plus précisément, c'est l'existence sur le web de lexiques de l'identité sexuelle[1], les discours qui les entourent, et l'utilisation effective des catégories présentées dans ces lexiques qui m'intéresse. Je propose donc une analyse discursive de la prolifération des dénominations de l'identité sexuelle dans le militantisme en ligne, en prenant pour point de départ ces lexiques de l'identité sexuelle. Il s'agira notamment de réfléchir aux enjeux politiques d'un tel découpage catégoriel de la sexualité, en

[1] Par exemple : http://lacolonieduweb.fr/2015/10/24/asexuality-awareness-week/. Tous les liens sont consultés le 1/12/2017.

questionnant les liens établis par les locuteur·es entre identité sexuelle, nomination et pouvoir du langage. Ma démarche est celle de l'analyse du discours dite française couplée aux recherches menées dans le champ des *Gender and Language Studies* anglophones, notamment les recherches portant sur la présentation de soi, la mobilisation et l'émergence des catégories en lien avec la production située et contextuelle des identités sexuelles (Eckert & McConnell-Ginet 1992).

Dans cet article, ce sont moins les réalités sexuelles que recouvrent ces catégories qui m'intéressent que leur catégorisation, et l'activité de catégorisation qui est en jeu, ainsi que ses effets politiques : je ne m'attarderai donc pas sur les définitions de ces catégories et renvoie le·a lecteur·e aux lexiques étudiés.

2. Les lexiques de l'identité sexuelle sur le web

Je propose donc d'étudier les lexiques d'identité sexuelle que l'on peut trouver sur le web, mais également de m'intéresser à la circulation en discours des catégories d'identité sexuelles répertoriées dans ces lexiques. Pour cela, je m'appuierai sur un corpus constitué de pages webs (réseaux sociaux et blogs) publiées à partir du milieu des années 2010. Leurs rédacteur·es disent appartenir à la communauté LGBTQI+, comme on peut le voir dans les rubriques « à propos » des blogs ou dans les biographies (sur Twitter par exemple). Si certain·es sont relativement anonymes d'autres ont une certaine notoriété, comme le·a bloggeur·se Uniquensongenre, (dont le pseudo a récemment changé pour « La vie en queer »[2]) : sa page Facebook compte plus de 2000 abonnés fin septembre 2018. Suivant une méthodologie d'analyse de discours qualitative, le recueil a été effectué au gré des recherches sur le web et de la fréquentation très régulière des espaces numériques des communautés LGBTQI+ françaises[3], et n'a pas prétention à l'exhaustivité. Les polémiques récurrentes (dont il est question en fin d'article) au sujet de la production de ces catégories du sexuel m'ont confirmé l'importance relative de ces lexiques et des débats qu'ils suscitaient.

2.1 (Non)-ancrage communautaire et militant

La création de nouvelles catégories de l'identité sexuelle s'ancre dans plusieurs communautés en ligne. Tout d'abord, elle apparaît dans les communautés réunies autour des questions de non-binarité, c'est-à-dire les personnes qui se revendiquent d'une identité qui ne s'inscrit pas dans la division habituelle homme/femme (*agenre, xenogenre,* etc.). Si la non-binarité désigne en général plutôt l'identité de genre, elle touche également la question des sexualités (et effectivement : à partir du moment où l'on est xenogenre ou agenre, difficile de se catégoriser à l'aide des simples *hétéro* et *homo*). Dans les lexiques, on observe d'ailleurs un traitement conjoint des identités sexuelles et de genre ; ainsi, la création de nouvelles catégories du sexuel ne peut être séparée d'un autre phénomène, la multiplication des catégories de l'identité de genre. Si dans le cadre de ce numéro je m'intéresse tout particulièrement à ces premières, il me faudra aussi aborder la création des secondes. Ensuite, c'est dans les communautés consacrées à l'asexualité que se créent ces catégories. Les

[2] https://www.facebook.com/La-vie-en-queer-413517875523300/

3 Par exemple, à partir des partages effectués dans le groupe Facebook « NB Francophone : Non-Binaire Queer Androgyne Genderfluid Agenre Xénogenre.. » https://www.facebook.com/groups/643312325711630/ Si cette communauté se dit « francophone », il semble qu'elle soit plutôt fréquentée par des internautes français.

mouvements asexuels tendent en effet à complexifier la question des minorités sexuelles en revendiquant leur absence (totale ou partielle) de désir ou d'intérêt pour la sexualité, mais la possibilité d'un intérêt romantique pour autrui[4].

En cela, la création de ces catégories d'identité sexuelle repose sur une certaine conception de la sexualité, considérée comme plurielle, variable, et profondément liée à l'identité des sujets. Plusieurs remarques préalables : ces lexiques portant sur l'identité sexuelle ont tendance à ne pas se revendiquer de mouvements politiques comme le féminisme ou le *queer*. Les féminismes (quel que soit le courant) sont très rarement mentionnés ; quant au *queer* s'il apparaît, c'est en tant qu'identité et pas en tant que mouvement politique. En fait, ces lexiques ont tendance à ne pas s'affilier ou se désaffilier à des courants politiques autour de minorités sexuelles, et à revendiquer la question des identités pour elle même — je reviendrai plus loin sur cette question.

2.2. Description des lexiques

C'est principalement dans ce cadre qu'apparaissent les lexiques des identités sexuelles sur lesquelles porte cet article. À l'exception des travaux de Krieg-Planque (2012a, 2012b), il existe peu d'études spécifiques sur ce type de discours, mais on peut observer que le genre est prolifique sur internet. Par lexique, j'entends ici une liste à entrées lexicales ordonnées (souvent par ordre alphabétique) accompagnées de leur définition. Celles-ci se présentent donc comme un dictionnaire, mais correspondent à un domaine thématique spécifique (ici la sexualité). J'utilise le terme de *lexique* et pas celui de *dictionnaire* ni celui de *glossaire* car c'est le terme employé dans ces discours. Il me semble également relativement adéquat dans la mesure où ces listes ne répertorient que des lexèmes et pas des syntagmes figés[5] (contrairement aux glossaires), et qu'ils n'ont pas prétention couvrir un domaine large ou en tout cas non spécifique des entrées lexicales d'une langue (contrairement aux dictionnaires).

On peut donner un extrait de ces lexiques ; on remarque que, de manière tout à fait classique, il s'agit de définitions[6] par inclusion. C'est-à-dire qu'il s'agit de définitions qui partent de l'hyperonyme (la catégorie englobante, ici le plus souvent *personne*) le plus proche du lexème à définir et qui y ajoutent les traits sémantiques distinctifs, c'est-à-dire les éléments de sens qui distinguent le sens de ce lexème des autres lexèmes englobés par la catégorie (il s'agit ici des descriptions de l'objet de l'attirance sexuelle) :

> (1) Apressexuel·le- Une personne qui ne ressent de l'attirance sexuelle qu'une fois qu'une autre forme d'attirance (romantique, platonique, sensuelle…) a été ressentie. L'attirance originale peut ou peut ne pas s'effacer/être remplacée par la nouvelle attirance.
> Autosexuel·le - Une personne qui est attirée sexuellement par soi-même, ou une personne qui ne ressent de la satisfaction sexuelle principalement par la masturbation.

[4] Voir par exemple https://asexualite.wordpress.com/introduction-a-lasexualite/

[5] Par *lexème* on désigne une unité qui correspondrait au mot. Le *syntagme figé* correspond à une unité de sens composée de plusieurs mots, mots qu'il est impossible de séparer sans modifier le sens global de l'unité, par exemple *professeur des écoles* ou *Manif pour tous.*

[6] Ces dénominations sont principalement créées par composition savante (*requiessexuel, sapiosexuel*), par composition profane (*quoisexuel),* par préfixation (*hypersexuel, demisexuel, antisexuel*), par emprunt et hybridation (*fraysexuel*), etc. (Mortureux 2008)

Bellussexuel·le- Une personne qui apprécie l'esthétique de la séduction romantique/sexuelle mais ne désire pas être dans une relation sexuée.
Boreasexuel·le- Une personne qui a une orientation sexuelle définie mais avec une exception.
Burstsexuel·le - Une personne qui ressent des épisodes d'attirance sexuelle de façon soudaine et sans raison.
Caedsexuel·le/Kalossexuel·le- Une personne qui avait des attirances sexuelles avant mais plus maintenant à cause d'un traumatisme.[7]

De par leur ancrage dans les communautés sexuelles minoritaires, on pourrait être tenté de considérer ces lexiques comme militants, c'est-à-dire inscrit dans une activité politique de remise en question des normes sexuelles traditionnelles. Cela s'avère pourtant compliqué. Krieg-Planque dans son travail sur les glossaires et lexiques militants, définit ces derniers comme réunissant cinq traits distinctifs : « une pratique profane, une posture critique, une dominante métadiscursive, une organisation par entrée lexicale, et une catégorie éditoriale. » (2012b : §13). Ces lexiques remplissent certaines de ces conditions, mais on ne peut pas parler, comme on le verra, de posture réellement critique. En fait, on peut plutôt relier ces discours à une posture didactique : il s'agit de fournir l'explication de la signification des termes plutôt que de les critiquer.

Il faut en effet s'intéresser à la mise en discours de la création de ces lexiques. On peut classer ces listes en deux types : les pages webs comportant simplement un lexique (par exemple le wiki de l'AVEN, Réseau pour la visibilité et l'éducation asexuelles[8]), et celles où le fait d'établir un lexique est justifié par des remarques préalables. En voici quelques extraits :

(2) Comme promis voici le LEXIQUE :)
Sur la page, nous faisons souvent des posts engagés, posts dans lesquels nous sommes amené-e-s à utiliser un certain vocabulaire, qui est connu des admins, mais pas toujours de ceux qui nous suivent (pas étonnant, c'est le genre de chose que l'école et les parents ne nous apprennent pas, du coup ya pas de honte a pas connaitre un terme, il suffit de demander, et pour vous faciliter la tache, vous pourrez des à présent vous référer à ce lexique :D)[9]
(3) La Asexual Awareness Week est une semaine dédiée à l'asexualité, afin de sensibiliser les gens sur cette orientation sexuelle et ses sous-genres encore trop peu connus. Pour l'occasion, voici une traduction de SaiaLePi0u d'une liste des différentes orientations sexuelles (lien original). Car oui, il y a autre chose que les classiques homo/hétéro/bi/pan ! Voyez plutôt.[10]
(4) Bonjour, bonsoir,
voici un article qui synthétise les orientations sexuelles et romantiques existant. Je donne simplement les définitions de bases, nous aurons l'occasion de détailler les choses dans d'autres articles. Ce n'est qu'une vue globale pour le moment.[11]

[7] http://lacolonieduweb.fr/2015/10/24/asexuality-awareness-week/. Toutes les graphies originelles des extraits étudiés sont conservées.
[8] http://fr.asexuality.org/wiki/index.php?title=Sommaire
[9] https://www.facebook.com/bodymaudit/posts/971265716277829:0
[10] http://lacolonieduweb.fr/2015/10/24/asexuality-awareness-week/
[11] http://uniqueensongenre.eklablog.fr/la-diversite-des-orientations-sexuelles-et-romantiques-a119026408

Ces lexiques sont présentés comme répondant à plusieurs besoins (« comme promis ») et dont le principal but est de donner à connaître des orientations sexuelles (1) ou des mots (2) trop peu connus. Il s'agit ici d'éclairer le lecteur sur un « certain vocabulaire » et de lui donner les « définitions de bases » (3). Comme on le voit, il n'est pas ici question de mener une critique politique des discours des identités sexuelles, mais plutôt de présenter les différentes catégories qui existent. Il ne s'agit donc pas à proprement parler d'un lexique militant, car il n'y a pas de rapport critique aux catégories présentées et définies. On observe plutôt une volonté de transmission de connaissances sur les identités et les catégories associées.

Il semble donc pertinent de relier ces introductions aux discours didactiques : il s'agit de faire connaître des catégories et des identités qui sont inconnues du destinataire. Ce dernier est d'ailleurs largement convoqué à travers des marques dialogiques (nombreux termes d'adresses et marques d'implication du destinataire par le pronom de deuxième personne *vous*). S'il ne s'agit pas à proprement de discours didactiques, ceux-ci étant beaucoup plus ritualisés (Beacco & Moirand 1995 : 40), ce sont des « traces de didacticité » qu'on peut voir apparaître dans ces introductions. Mais ce qui s'avère particulièrement intéressant, et qui est mis en scène par cette didacticité, c'est le statut des dénominations qui sont présentées. On remarque plusieurs préconstruits (Henry 1975) où les catégories de l'identité sexuelle sont données comme préexistantes, ancrées dans le lexique de la langue française, avec un effet d'antériorité. Cela passe par le recours à la relative (*vocabulaire qui est connu*) mais aussi par l'utilisation du participe présent et de son aspect accompli (*les orientations sexuelles et romantiques existant*). Les dénominations ne sont donc pas présentées comme des néologismes, comme émergentes, mais sont données comme méconnues, de la même manière qu'un public non averti ignorerait le lexique spécialisé d'un champ de connaissance.

Un des éléments cruciaux pour la construction de cette préexistence et cette évidence des dénominations consiste dans l'utilisation même du genre du lexique. Comme on l'a vu, celui-ci s'apparente à celui du dictionnaire. Or, comme l'expliquent Collinot et Mazière le dictionnaire ne fait pas que répertorier des formes préexistantes dans une nomenclature, il les légitime également, et en cela il constitue un acte de discours :

> La nomenclature est instaurée par un acte de discrimination des formes lexicales. C'est pourquoi elle est, en tant que processus discursif, interprétable comme acte de langage dont les intentions sont de deux ordres et conduisent à une double légitimation : légitimer une pratique langagière et lui conférer un statut de langue commune ; légitimer des formes de langue en discrétisant des segments de discours […]. La première opération est d'ordre idéologique. Le fait d'enregistrer une forme de mot revient à lui donner une identité culturelle, une existence dans une réalité spatio-temporelle. (Collinot & Mazière 1997 : 54)

Collinot et Mazière expliquent ici l'action de légitimation du dictionnaire. Les lexiques étudiés tentent de calquer ces effets, c'est-à-dire cet acte de légitimation des dénominations retenues, par la mise en lexique. C'est-à-dire qu'en utilisant le genre du lexique, dans sa parenté avec le dictionnaire, est créé un effet de légitimation des

dénominations, un effet de préexistence de celles-ci, que le lexique viendrait simplement répertorier, dans un mécanisme de figement et d'essentialisation du lexique.

3. Circulation des dénominations de l'identité sexuelle : un phénomène métadiscursif

Ces listes se présentent donc comme répertoriant des catégories préexistantes, des mots certes peu connus, mais qui circulent dans certains espaces, notamment militants ou communautaires. De la même manière que le dictionnaire répertorie les mots en usage, par après, ces lexiques proposent donc de donner à lire des dénominations qui sont utilisées dans la langue, même si l'on a vu que ce phénomène était plutôt un effet de discours qu'une réalité. La question qui se pose est alors celle de l'emploi effectif, dans les usages, de ces dénominations répertoriées dans les lexiques. Il s'agit donc de s'intéresser à la circulation et aux usages de ces dénominations en contexte : c'est-à-dire qu'il est question de savoir si ces dénominations sont employées hors des lexiques dans lesquels elles sont compilées, dans des productions langagières où elles ne sont précisément pas l'objet du discours (Sitri 2003) et plus généralement ne sont pas soumises à des commentaires métadiscursifs, et où elles font partie du répertoire lexical d'une communauté, ici les communautés LGBTQI+.

Certaines ont en effet un succès certain (*pansexuel, aromantique, assexuel*), et sont employées régulièrement. Cependant, la plupart d'entre elles ne sont jamais employées en usage : on trouve extrêmement peu d'énoncés qui utilisent ces dénominations dans le fil du discours (Authier-Revuz 1984, 1995), c'est-à-dire où la dénomination « renvoie, normalement, à un référent mondain » (Authier-Revuz 2003 : 71). Si ces dénominations sont présentes, c'est plutôt dans des métadiscours, c'est-à-dire des discours qui portent sur les mots, leurs significations, leurs usages, etc. (et qui en tant que tels ne renvoient donc pas à un référent mondain mais à un référent langagier). Ainsi, au-delà des lexiques répertoriant les dénominations et leurs définitions, activité métadiscursive par excellence en tant que les lexiques mettent en discours les mots et leur sens (et pas leur référence), on trouve surtout des discussions sur la signification et l'emploi des catégories, comme dans les tweets suivants :

> (5) Mais c'est quoi un sapiosexuel ? C'est un fetichisme des sapins ? Je comprends pas[12]
> (6) Ouais, mais si c'est purement sexuel, et qu'il n'y a pas de romance/amour dedans, il me semblait que c'était polysexuel.[13]
> (7) Et ensuite, on arrive à "POLYsexuel" Et là j'connais pas grand monde qui comprend ce que c'est[14]

Dans ces tweets, les locuteur·es s'interrogent sur les catégories et leur référent, sur le rapport des mots aux choses : le locuteur en (6) cherche par exemple la catégorie adéquate pour décrire une identité sexuelle ; il s'agit plus précisément d'énoncés définitoires (Riegel 1987) dans ce dernier cas. On note également que certaines des dénominations présentées plus haut en (1) ne sont même employées que dans les lexiques : il en est ainsi de *boreasexuel*, dont je n'ai trouvé d'occurrences que dans le lexique mentionné plus haut et dans ses republications. Il faut également citer le nombre important d'articles de presse qui, de la

[12] https://twitter.com/Clia97269/status/872448711514828800
[13] https://twitter.com/ZorumeStar/status/872516572723675145
[14] https://twitter.com/Perlerfox/status/868956376600424449

même manière, utilisent ces dénominations en mention, s'interrogeant sur la signification et le référent de ces dénominations, par exemple : « Fluide, intersexe, trans, neutre, le champ lexical du genre s'élargit »[15], « "Transgenre", "fluide", "intersexe" : les mots nouveaux du lexique des genres »[16], « Identités sexuelles : qu'est-ce qu'être pansexuel, skoliosexuel ... et autres orientations méconnues »[17].

Les emplois en usage de ces catégories sont finalement extrêmement rares. On observe donc que les dénominations qui composent les lexiques de la sexualité ne s'effectuent pas dans le fil du discours : elles s'inscrivent le plus souvent dans une activité métalinguistique des locuteur·es. Il faut s'interroger sur le statut de ces dénominations qui n'existent que dans les métadiscours. Si la métadiscursivité est évidemment un phénomène normal, qui plus est lorsqu'il s'agit de dénominations peu fréquentes ou nouvelles, l'usage quasi exclusivement métadiscursif de dénominations questionne. On peut notamment s'interroger sur la nécessité même de répertorier dans des lexiques des catégories qui ne sont jamais employées dans le fil du discours, qui n'existent finalement pas avant leur mise en liste, ni ailleurs que dans des discours qui s'interrogent sur leur signification. On peut alors avancer, contrairement à l'effet d'évidence et d'antériorité analysé dans la section précédente, que ce sont finalement ces lexiques qui créent ces catégories du sexuel.

4. La double essentialisation de l'identité et du langage

Ce sont finalement les enjeux autour de l'identité et de sa mise en mots qu'il convient d'étudier. On peut s'intéresser aux raisons qui sont données à la création et à la mise en circulation de ces catégories par leurs créateur·es et diffuseur·es, en lien avec la question de la nécessité de nommer la sexualité. En effet, les catégories étudiées plus haut sont créées pour répondre à un besoin de nommer les identités sexuelles et de genre, alors même que, comme on l'a vu, leur utilisation contextuelle demeure peu fréquente. La prolifération des catégories de l'identité sexuelle est souvent justifiée par la volonté d'inclure le plus d'identités sexuelles possible, qui ne sont pas nommées préalablement. Il s'agit de faire circuler des dénominations et définitions dans lesquelles les personnes aux sexualités minoritaires, dans leur diversité, peuvent se reconnaître et se catégoriser, mettre des mots sur leurs ressentis. On trouve ce type d'arguments sur plusieurs sites qui comportent des lexiques :

> (8) je vais définir des termes, vous pouvez vous reconnaître en certains, mais cela ne vous force pas a vous mettre une étiquette dessus. Vous pouvez choisir un terme pour vous définir, mais si une définition vous correspond et que vous ne souhaitez pas vous mettre de terme dessus, vous n'êtes pas obligé-e-s, ce qui importe c'est votre ressenti, pas les termes. C'est vous qui choisissez si oui ou non vous voulez vous mettre une étiquette dessus, il n'y a aucun mal a le faire, et il n'y a aucun mal a ne pas le faire, il n'y a aucun mal a ne pas se reconnaître totalement dans un terme, il n'y a aucun mal a douter. Le plus important c'est le ressenti et l'écoute de soi. [18]

[15] http://www.nordlittoral.fr/50798/article/2017-10-06/transgenre-fluide-intersexe-les-mots-nouveaux-du-lexique-des-genres

[16] http://information.tv5monde.com/terriennes/fluide-intersexe-trans-neutre-le-champ-lexical-du-genre-s-elargit-196748

[17] http://www.huffingtonpost.fr/2015/10/26/identites-sexuelles-pansexualite-skoliosexualite_n_8357592.html

[18] http://journaldemuti.over-blog.com/2016/08/l-orientation-sexuelle-amoureuse.html

> (9) Ce spectre peut vous permettre de vous "catégoriser" davantage, mais surtout de vous identifier plus facilement dans cette orientation sexuelle qu'est l'asexualité, à trouver d'autre personnes partageant les mêmes ressentis que vous, mais de façon plus précise... [...]
> Ici nous en présenterons quelques-unes [des catégories] .Si vous ne vous vous reconnaissez pas dans l'une d'elles, ce n'est pas grave.
> Ce n'est absolument pas nécessaire, ni obligatoire. Mais si vous vous cherchez, il peut être intéressant de jeter un œil. Surtout si vous avez des doutes sur votre asexualité, ou que vous vous questionnez quant à savoir si vous êtes asexuel ou pas.
> Cela peut vous conforter dans le fait que vous soyez asexuel/le.[19]
> (10) Dans la réalité, pas besoin de raconter tout ça aux gens, on peut s'en tenir aux étiquettes basiques si on préfère (ou pas d'étiquette du tout, vous n'avez pas à parler de votre orientation si vous ne le souhaitez pas), mais c'est bien pour apprendre à se connaître soi-même. :)[20]

On remarque ici plusieurs éléments. Tout d'abord, les raisons qui sont données pour la création de ces identités relèvent du « ressenti « (8 et 9) ou de « l'écoute de soi » (8) » ; il s'agit « de [s'] identifier plus facilement » (9), et d'« apprendre à se connaître soi-même » (10). C'est donc la connaissance de soi, dans une approche tournée vers le ressenti psychologique dont il est question. Mais, ce que l'on remarque également, c'est le très grand nombre de modalités déontiques qui sont déniées : *pas nécessaire, ni obligatoire* (9)*, pas besoin de* (10)*, vous n'avez pas à parler* (10)*, cela ne vous force pas* (8)*, vous n'êtes pas obligés* (8), etc. Cela doit être mis en relation avec une isotopie de la morale très présente dans ces extraits : *il n'y a aucun mal* (8), *ce n'est pas grave* (9), etc. On observe aussi que ces discours sont extrêmement marqués par la concession : *ce n'est pas absolument pas nécessaire, ni obligatoire […] mais* (9), *on peut s'en tenir aux étiquettes basiques […]… mais* (10). Finalement, s'il s'agit de trouver les bonnes catégories, qui correspondent au mieux au ressenti psychologique, cette recherche n'est en rien un impératif (ni moral ni politique). En cela, ces extraits mettent en lumière un certain nombre de paradoxes : à la fois, ces dénominations sont utiles, et à la fois on n'a pas besoin de les employer ; à la fois, elles sont nécessaires pour étiqueter le ressenti, à la fois on peut ne pas les utiliser. La nécessité de l'existence de ces catégories est remise en question en même temps que ces catégories sont énoncées. Mais c'est également l'importance de l'autodéfinition qui est soulevée : *un terme pour vous définir* (8), *vous "catégoriser" davantage* (9), *vous identifier plus facilement* (9), *s'en tenir aux étiquettes basiques* (10). À travers les pronoms d'adresse (*vous*), le·a lecteur·e est amené à faire retour sur soi-même pour trouver le mot (*catégoriser, identifier, étiquette, terme*) qui décrirait au mieux son ressenti.

Cette conception de la catégorisation de l'identité, à la fois comme travail personnel tourné vers le ressenti psychologique, à la fois comme se réalisant à l'aide de dénominations dont on peut choisir ou non la nécessité de l'emploi, soulève plusieurs problèmes. Les travaux en *Gender and Language Studies* ont en effet exhibé la dimension relationnelle de la construction de l'identité (Bucholtz 1999 ; Bucholtz & Hall 2005 ; Marignier 2016, 2017) ; c'est-à-dire que dire l'identité ne s'effectue pas de manière solitaire mais dans l'interaction,

[19] http://kelove.fr/blog/147-asexualite-spectre-complementaire
[20] http://uniqueensongenre.eklablog.fr/la-diversite-des-orientations-sexuelles-et-romantiques-a119026408

l'identité est co-construite dans les discours par les échanges entre les participant·es. Plus que cela, les identités sont multiples et s'accomplissent en fonction des contextes : l'identité n'est pas une, n'est pas une essence, mais est toujours réalisée dans un ancrage spatio-temporel et socio-politique. En cela, cette autocatégorisation et définition solitaire de l'identité, qui ne se place pas dans l'interaction, soulève des interrogations quant à l'accomplissement effectif de l'identité par l'autoétiquetage. De même, dans les discours étudiés ci-dessus, on observe un manque de prise en compte de la dimension normée des discours de production de l'identité : les discours identitaires, les pratiques de catégorisation de l'identité doivent être lisibles dans les contextes sociaux, elles s'appuient sur des ressources indexicales qui font sens et peuvent être acceptées au sein du contexte interactionnel. Cette dimension n'est pas prise en compte dans les discours observés, dans la mesure où la mobilisation des catégories n'est pas une nécessité, n'est pas déterminée par des normes contextuelles, mais est tout entière laissée au choix de l'individu, en fonction de son vécu psychologique. On observe ainsi une vision close de l'identité, en tant que celle-ci n'est pas reliée au monde social, mais uniquement aux vécus des individus. De la même manière, on note que les catégories présentées n'ont pas pour objet une utilisation dans le monde social, mais la réalisation d'un autoétiquetage solitaire. Le travail de production, d'organisation et de définition des catégories dans ces discours semble dans ce cadre constituer un travail dénominationnel qui tourne « à vide » (autour d'une activité de nomination « pour elle-même ») ayant principalement pour but un travail d'étiquetage, un travail de création de catégories et de leurs définitions, qui ne sont pas employées en contexte et qui sont par ailleurs rarement utilisées autrement que dans des métadiscours[21]. En cela, la conception de l'identité charriée par ces discours est essentialiste : l'identité est une, elle est personnelle et psychologique, et elle est nommée à l'aide de catégories qui sont déliées des contextes et des normes sociopolitiques et qui n'ont pas vocation à être utilisées en dehors de l'auto-identification subjective.

Au-delà de cette conception close de l'identité rabattue sur des étiquettes qui ne sont pas faites pour les usages, ces discours présentent une autre limite en ce qui concerne leur conception du langage :

> (11) Au final, vous voyez que pour une même orientation on a plein de mots possibles (c'est d'autant plus vrai quand on s'aventure dans la non-binarité où les limites des termes peuvent être floues et où le langage peut être difficile à utiliser ou limité pour traduire ce qu'on veut dire.)[22]

On observe ici des discours sur la difficulté de mettre en mot la sexualité : *le langage peut être difficile à utiliser* (11). Cet extrait doit être mis en contraste avec la recherche des catégories justes pour nommer la sexualité, étudiée plus haut. Celle-ci correspond à une vision rigide des liens entre langage et référence, que l'on observe bien dans l'idée d'étiquetage : il y

[21] Il faut noter que le travail catégoriel et définitionnel n'est bien sûr pas voué à cette fixité et à cette essentialisation. Par exemple, Greco montre, dans le cadre d'interactions entre futurs homoparents et de manifestations pour les droits des personnes trans (entre autres), des pratiques de catégorisation et de production de définitions qui constituent des « ressources pour l'action » et qui ne constituent pas « des systèmes rigides » (Greco 2016 : 141)

[22] http://uniqueensongenre.eklablog.fr/est-ce-qu-une-personne-bigenre-peut-etre-a-la-fois-lesbienne-et-gay-a130319924

aurait des dénominations adéquates pour désigner les identités sexuelles, dénominations qui n'émergent pas dans les interactions, mais leur sont préexistantes. Dans l'extrait 11, c'est précisément la difficulté de trouver les dénominations adéquates (qui « colleraient » au réel, à l'essence des sexualités) qui est exhibée. Et, en effet, les mots n'étant pas des étiquettes pour les objets du monde (Siblot 1997), la difficulté de la nomination des identités sexuelles finit par se rendre visible. La catégorisation de la sexualité semble alors un puits sans fond : à la fois des dénominations justes sont à trouver et en même temps elles ne sont jamais vraiment adéquates au référent. Ce que l'on observe donc ici, c'est à la fois une conception essentialiste du langage, qui serait un étiquetage du réel, et la nécessaire aporie dans laquelle cette conception tombe.

Finalement, ces extraits permettent de mettre en évidence le double essentialisme qui sous-tend ces discours : un essentialisme de l'identité, comme on l'a vu plus haut, mais également un essentialisme du langage. En effet, celui-ci n'est pas considéré dans sa dimension sociale, dans ses usages effectifs et interactionnels : il n'est qu'une nomenclature (nécessairement imparfaite). On observe également que ces deux dimensions, le langage et l'identité, toutes deux essentialisées, restent néanmoins hermétiques l'une à l'autre : il y aurait d'un côté les mots et de l'autre les choses (les ressentis psychologiques), l'idée d'une co-construction des uns par les autres demeurant manifestement impensée.

5. Politiques des identités, *queer*, et lexiques des sexualités

Ces analyses doivent en dernier lieu être mises en relation avec les enjeux politiques de dénominations des identités, notamment dans les mouvements *queer.* Si, comme on l'a vu plus haut, le mouvement et la théorie *queer* ne sont pas évoqués en tant que tels (car le *queer* est dans ces lexiques une simple identité), ces pratiques de catégorisation du sexuel semblent résonner avec celui-ci. En effet, un des axes de la pensée *queer* consiste à dépasser les binarismes (homme/femme, homo/hétéro), et à complexifier la compréhension et la visibilité des sexualités alternatives. On le sait, dans la théorie et les pratiques *queer*, les catégories sont la clé d'une certaine visibilité et inclusivité des sexualités marginalisées, et constituent un lieu de lutte politique (Butler 2005 ; Motschenbacher 2010). Et, en effet, il est à noter que ces discours se revendiquent parfois d'une nécessité politique du travail dénominationnel :

> (12) Les étiquettes sont des outils de communication et des outils politiques. La personne concernée va donc utiliser la ou les étiquettes (ou aucune) qui lui conviennent le mieux selon ce qu'elle veut communiquer, mettre en lumière ou prioriser etc. [23]
> (13) Refuser l'existence de notre identité, c'est refuser notre existence : comme à chaque fois qu'une oppression est subie, il est difficile d'être sans devoir militer pour la reconnaissance de ses droits.[24]

Mettre en mots l'identité fait donc partie d'une stratégie politique, une stratégie de visibilisation : les étiquettes, c'est-à-dire les catégories, sont vues comme des outils

[23] http://uniqueensongenre.eklablog.fr/est-ce-qu-une-personne-bigenre-est-a-la-fois-lesbienne-et-gay-a130319924
[24] https://lechodessorcieres.net/non-binarite/

politiques[25]. Pour autant, il semble que les pratiques de catégorisations de la sexualité du *queer* soient motivées par des stratégies et des enjeux différents de ceux que l'ont a exhibé dans la section précédente, à savoir trouver la catégorie qui correspondrait le mieux à son ressenti. Comme l'explique Preciado, les politiques identitaires *queer* sont en effet tout sauf un essentialisme :

> La politique des multitudes queer émerge donc d'une position critique par rapport aux effets normalisants et disciplinaires de toute formation identitaire, d'une dés-ontologisation du sujet de la politique des identités : il n'y a pas de base naturelle (« femme », « gai », etc.) qui puisse légitimer l'action politique. (Preciado 2003 : §12)

Dans le *queer*, il s'agit moins de trouver la catégorie qui correspondrait à son ressenti que de créer des catégories pour lutter contre l'essentialisme binarisant de celles qui sont produites par les instances disciplinaires (la médecine, le droit, etc.), dans des mouvements de « dés-identification » (2003 : §7). On pense notamment aux stratégies discursives de subversion des discours dominants, au retournement du stigmate par exemple (Butler 2004). On peut à ce propos mettre en contraste les pratiques de création *ex nihilo* de dénominations (comme *boreasexuel* étudié plus haut) à l'usage de catégories bien installées comme *butch* (Chetcuti 2010) ou *queer,* inscrites dans une continuité historique et politique qui font appel à un dialogisme de la nomination (Moirand 2004, 2011 ; Siblot 1998). Dans les cas étudiés ici, les lexiques sont produits sans histoire et sans inscription dans les luttes politiques préalables, comme s'ils reflétaient un état naturel du réel ou du psychisme. On le voit particulièrement avec des exemples comme *boreasexuel* : il s'agit de nommer les sexualités pour les nommer, pas dans le contexte d'une mobilisation politique ou militante, ce que montre d'ailleurs l'emploi presque uniquement métadiscursif de ces catégories.

Dans les discours étudiés plus haut, on observe de plus des tentatives de figement du sens et des catégories (à travers les pratiques d'étiquetage) et, par là, une conception essentialiste de l'identité. À l'inverse, Halperin explique bien comment les catégories identitaires et leur définition sont nécessairement non figées et mouvantes dans le *queer* :

> Faire passer l'homosexuel d'une position d'objet à une position de sujet revient donc à rendre possible pour les gays et les lesbiennes une nouvelle forme d'identité sexuelle, dont la caractéristique serait de n'avoir aucune définition précise. Le sujet homosexuel peut désormais affirmer une identité sans essence. […] L'identité (homo)sexuelle peut alors être constituée non pas de manière substantialiste, mais de manière oppositionnelle, non par ce qu'elle est, mais par où elle est et comment elle fonctionne. Ceux qui occupent délibérément une telle situation marginale, qui affirment une identité désessentialisée et purement positionnelle, sont à proprement parler non pas *gays*, mais *queers*.
> […] l'identité queer n'a aucun besoin de se fonder sur une vérité quelconque ou sur une réalité stable. Comme l'indique le mot lui-même, queer ne désigne aucune espèce naturelle et ne se réfère à aucun objet déterminé ; il prend son sens dans sa relation d'opposition à la norme. Queer désigne ainsi tout ce qui

[25] Cette dimension de visibilisation et d'autodétermination des minorités sexuelles et de genre par la multiplication des catégories est par exemple mise en avant par Sam Bourcier, « Le dictionnaire des 52 nuances de genre de Facebook », *Slate*, 17 février 2014. http://www.slate.fr/culture/83605/52-genre-facebook-definition

> est en désaccord avec le normal, le dominant, le légitime. Il n'y a rien de spécifique auquel il se réfère nécessairement. C'est une identité sans essence. […] En tout cas queer ne désigne pas une classe de pathologies ou de personnes déjà objectivées, mais un horizon de possibilités dont l'extension et le spectre hétérogène ne sauraient être délimités à l'avance. (Halperin 2000 : 75-76)

Contrairement à ce que l'on a pu voir plus haut, il s'agit bien dans le mouvement *queer* de créer des identités oppositionnelles : il ne s'agit pas de trouver la catégorie qui correspondrait le mieux à son ressenti mais bien la catégorie qui permette le mieux d'exister (et de lutter) dans le monde social. Si les discours que j'ai étudiés montrent une conception de l'identité tournée vers soi, vers l'intérieur, le *queer* au contraire s'intéresse aux identités en tant qu'elles sont tournées vers l'extérieur, et qu'elles permettent d'élaborer des stratégies politiques. Il ne s'agit pas d'essentialiser l'identité (« ce qu'elle est ») mais bien au contraire d'exhiber sa dimension sociale et relationnelle. (« par où elle est, comment elle fonctionne »). Les catégories de l'identité dans le *queer* sont creuses sémantiquement : elles n'existent que par rapport aux normes instituées ; les discours étudiés promeuvent à l'inverse une conception « pleine » de l'identité, qui aurait un réel contenu définitionnel, une essence.

S'il est particulièrement intéressant de confronter la théorie *queer* aux discours des lexiques, c'est parce que, quand bien même le *queer* aurait une pratique de la dénomination identitaire opposée à celles que j'ai étudiées, certains écueils dans lesquels peut tomber cette politique des identités ont été déjà exhibés. On peut penser à la critique acerbe de Delphy par exemple, qui voit dans le *queer* un prolongement du *French Feminism*, et qui oppose pensée des affects et des discours à une pensée de la structure sociale :

> Les littéraires se sont ruées dessus [sur la théorie du discours] car le discours, elles connaissent, c'est leur truc ; la structure sociale, elles ne connaissent pas, ce qui les intéresse […] ce sont les trucs psychologiques, dans le sens *Psychologie magazine*, au sens où les journaux féminins l'entendent, tout ce qui a à voir avec les affects. Et comme c'est vrai que les gens qui étudient la structure sociale ne parlent pas beaucoup des affects, cela paraît très froid, très abstrait. (Delphy & Molinier 2012 : §29)

De manière plus nuancée, Cusset expliquait bien dès 2003 les difficultés que peut amener la pensée *queer* et les écueils dans lesquels elle peut tomber :

> Le problème central de la pensée *queer* tient à cet épineux concept de production (ou de construction), qu'on ne saurait réduire ni aux seuls déterminismes socio-biographiques (le « devenir-femme » de Simone de Beauvoir), ni au « monisme linguistique » selon lequel le langage est le seul « principe génératif », ni à un « constructivisme radical » dont le postulat d'un auto-engendrement constant et comme magique relève du mysticisme impensé, ni enfin à la déconstruction derridienne qui, entre la Loi et l'ontologie, n'aurait pas laissé de place aux effets psychiques du pouvoir. (Cusset 2003 : 14-15)

Cusset, en creux, montre un certain nombre de problèmes auxquels on ne peut réduire la pensée *queer*, mais qui néanmoins peuvent se dessiner. La circulation essentiellement

métadiscursive des dénominations, la création ex-nihilo de catégories pleines, les pratiques d'étiquetage du ressenti que j'ai étudiées, peuvent alors être reliées à ce que Cusset appelle *monisme linguistique*, c'est-à-dire un enfermement dans les discours et les catégories considérées pour elles-mêmes et non dans leur ouverture au monde social.

6. Pour conclure : des discours critiques

Cette activité de dénomination des identités sexuelle est précisément l'objet de discours critiques dans d'autres sphères militantes LGBTQI sur le web. À travers des discours parodiques, ironiques ou franchement critiques, ce sont en effet certaines tensions dans la conception des identités sexuelles et de leur nomination qui apparaissent. On trouve plusieurs exemples de ces discours ironiques, utilisant le genre de discours du dictionnaire des idées reçues, ou le discours parodique :

> (14) Non-binaire, adj. f. et m. **:** dont l'identité de genre appartient à certaines modalités de la classification du genre. Pensée non-binaire, pensée qui distingue deux grandes classes d'êtres humains, les êtres humains non-binaires et les êtres humains binaires.[26]
> (15) Bonsoir à tous je suis twittosexuel (uniquement attiré par les personnes possédant un compte twitter).[27]

Ici, la création de dénomination et définitions ironiques et parodiques ne s'inscrit pas simplement dans un travail critique des dénominations elles-mêmes, mais dans une critique de l'activité de production de ces dénominations. La critique porte ici sur la nécessité et les enjeux de nommer l'identité sexuelle et de genre, et plus largement sur les conséquences politiques de cette activité de nomination. Et, de la même manière que dans les arguments donnés par Delphy, la question de la nomination de la sexualité est ici envisagée comme un problème purement linguistique, déchargé d'enjeux politiques.

Cela amène finalement à deux réflexions conclusives sur la place du langage et des dénominations en ce qui concerne la question des identités sexuelles. D'une part, on peut effectivement regretter la focalisation sur l'étiquetage identitaire, où l'activité de catégorisation devient fermée sur elle-même, sans que la question de son inscription dans une vraie théorie sociale et politique de l'identité n'émerge. On a vu que cela aboutissait à un essentialisme de l'identité passant par un essentialisme du langage, dont on peut considérer qu'ils sont délétères. Mais, d'autre part, on peut aussi regretter que la question du langage et des catégories soit ramenée *in fine,* dans des discours critiques, à des enjeux psychologiques et considérée comme apolitique. Il faut plutôt considérer, non pas qu'il y aurait d'un côté les structures sociales, et de l'autre le langage, mais plutôt que ces dimensions sont toujours intriquées.

AUTHIER-REVUZ Jacqueline, 1984, « Hétérogénéité (s) énonciative (s) », *Langages*, p. 98–111.

[26] https://versdunez.wordpress.com/lexique-evolutif-de-mauvaise-foi/
[27] https://twitter.com/Leo_Lefrancois/status/871093872423821313

—, 1995, *Ces mots qui ne vont pas de soi : boucles réflexives et non-coïncidences du dire*, Paris, Larousse.
—, 2003, « Le fait autonymique : Langage, langue, discours – quelques repères », *Parler des mots : le fait autonymique en discours*, J. Authier-Revuz *et al.* éd., Paris, Presses Sorbonne nouvelle, p. 67-96.
BEACCO Jean-Claude & MOIRAND Sophie, 1995, « Autour des discours de transmission des connaissances », *Langages*, vol. 29, n° 117, p. 32-53.
BUCHOLTZ Mary, 1999, « "Why be normal?": Language and identity practices in a community of nerd girls », *Language in society*, vol. 28, n° 2, p. 203–223.
BUCHOLTZ Mary & HALL Kira, 2005, « Identity and interaction: A sociocultural linguistic approach », *Discourse studies*, vol. 7, n° 4-5, p. 585–614.
BUTLER Judith, 2004, *Le pouvoir des mots : politique du performatif*, Paris, Ed. Amsterdam.
—, 2005, *Trouble dans le genre : pour un féminisme de la subversion*, Paris, Éditions La Découverte.
CHETCUTI Natacha, 2010, *Se dire lesbienne : vie de couple, sexualité, représentation de soi*, Paris, Payot.
CHETCUTI Natacha et GRECO Luca éd., 2012, *La face cachée du genre : langage et pouvoir des normes*, Paris, Presses Sorbonne nouvelle.
COLLINOT André & MAZIERE Francine, 1997, *Un prêt à parler : le dictionnaire*, Paris, Presses universitaires de France.
CUSSET François, 2003, « Intérieur queer. Plaisir sans corps, politique sans sujet », *Rue Descartes*, n° 40, p. 8-17.
DELPHY Christine & MOLINIER Pascale, 2012, « Genre à la française ? », *Sociologie*, n°3, vol. 3 (en ligne : sociologie.revues.org/1392).
ECKERT Penelope & MCCONNELL-GINET Sally, 1992, « Think practically and look locally: Language and gender as community-based practice », *Annual review of anthropology*, vol. 21, , p. 461–490.
GRECO Luca, 2016, « Définir le genre et la parenté en contexte LGBTQ : la définition comme laboratoire catégoriel et comme performance », *Langages*, n° 204, p. 139-156.
HALPERIN David, 2000, *Saint-Foucault*, Paris, EPEL.
HENRY Paul, 1975, « Constructions relatives et articulations discursives », *Langages*, vol. 9, n° 37, p. 81–98.
KRIEG-PLANQUE Alice, 2012a, « Dictionnaires, glossaires et lexiques militants : pratiques profanes de la critique du langage politique », *Victor Klemperer. Repenser le langage totalitaire,* Paris : CNRS Editions, p. 299–313.
—, 2012b, « Un dictionnaire de combat : le « petit glossaire de la guerre civile yougoslave » comme mode d'intervention dans un espace public en crise », *Semen. Revue de sémio-linguistique des textes et discours*, n° 34, p. 159-171.
MARIGNIER Noémie, 2016, *Les matérialités discursives du sexe : La construction et la déstailisation des évidences du genre dans les discours sur les sexes atypiques*, Thèse de doctorat en Sciences du Langage, Université Paris 13 Sorbonne Paris Cité, Villetaneuse.
—, 2017, « Les « énonciations de privilèges » dans le militantisme féministe en ligne : description et critique », *Argumentation et Analyse du Discours*, n° 18. (en ligne : aad.revues.org/2309)

MOIRAND Sophie, 2004, « De la nomination au dialogisme : quelques questionnements autour de l'objet de discours et de la mémoire des mots », Cassanas A. et al. éds, *Dialogisme et nomination, actes du IIIe colloque Jeunes chercheurs*, Montpellier, Publications de l'université Paul Valéry, p. 27–61.

—, 2011, « Du sens tel qu'il s'inscrit dans l'acte de nommer », *Ciências da linguagem e didática das línguas*, V. Braun éd., São Paulo, FAPESP, p. 165-180.

MORTUREUX Marie-Françoise, 2008, *La lexicologie entre langue et discours*, 2e éd., Paris, A. Colin.

MOTSCHENBACHER Heiko, 2010, *Language, gender and sexual identity: poststructuralist perspectives*, Amsterdam, John Benjamins.

PREARO Massimo, 2015, « La naissance de la formule « LGBT » en France et en Italie : une analyse comparative des discours de mobilisation », *Cultures & Conflits*, no 97, p. 77-95.

PRECIADO Beatriz, 2003, « Multitudes queer », *Multitudes*, no 12, no 2, p. 17-25.

RIEGEL Martin, 1987, « Définition directe et indirecte dans le langage ordinaire : les énoncés définitoires copulatifs », *Langue française*, vol. 73, no 1, p. 29-53.

SIBLOT Paul, 1997, « Nomination et production de sens : le praxème », *Langages*, vol. 31, no 127, p. 38-55.

—, 1998, « Algérien dans l'imbroglio des dénominations », *Mots*, vol. 57, no 1, p. 7-27.

SITRI Frédérique, 2003, *L'objet du débat*, Paris, Presses Sorbonne Nouvelle.